

## CHAPITRE IX.

Séjour de l'empereur à Milan. — Emploi de son temps. — Le prince Eugène vice-roi d'Italie. — Déjeuner de l'empereur et de l'impératrice dans l'île de l'Olona. — Visite dans la chaumière d'une pauvre femme. — Entretien de l'empereur. — Quatre heureux. — Réunion de la république ligurienne à l'empire français. — Trois nouveaux départemens au royaume d'Italie. — Voyage de l'empereur à Gènes. — Le sénateur Lucien chez son frère. — L'empereur veut faire divorcer son frère. — Réponse de Lucien. — Colère de l'empereur. — Émotion de Lucien. — Lucien repart pour Rome. — Silence de l'empereur à son coucher. — La véritable cause de la brouillerie de l'empereur et de son frère Lucien. — Détails sur les premières querelles des deux frères. — Réponse hardie de Lucien. — L'empereur brise sa montre sous ses pieds. — Conduite de Lucien, ministre de l'intérieur. — Les blés passent le détroit de Calais. — Vingt millions de bénéfice et l'ambassade d'Espagne. —

Réception de Lucien à Madrid. — Liaison entre le prince de la Paix et Lucien. — Trente millions pour deux plénipotentiaires. — Amitié de Charles IV pour Lucien. — Le roi d'Espagne envie le sort de son premier écuyer. — Amour de Lucien pour une princesse. — Le portrait et la chaîne de cheveux. — Le noeud de chapeau de la seconde femme de Lucien. — Détails sur le premier mariage de Lucien, racontés par une personne de l'hôtel même. — Espionnage. — Le maire du dixième arrondissement et les registres de l'état civil. — Empêchement de mariage. — Cent chevaux de poste retenus et départ pour le Plessis-Chamant. — Le curé adjoint. — Le curé conduit de brigade en brigade. — Arrivée du curé aux Tuileries. — Le curé dans le cabinet du premier consul. — Plus de peur que de mal. — Conversation entre le factotum de M. Lucien et son secrétaire, le jour de la proclamation de l'empire français. — Détails sur l'inimitié entre Lucien et madame Bonaparte. — Amour de Lucien pour mademoiselle Méseray. — Générosité de M. le comte Lucien. — Dégoût de M. le comte; il ne veut pas tout perdre. — Funeste présent. — Contrat de dupe. — Un mot sur notre séjour à Gènes. — Fêtes données à l'empereur. — Départ de Turin pour Fontainebleau. — La vieille femme de Tarare. — Anecdote racontée par le docteur Corvisart.

Leurs Majestés restèrent plus d'un mois à Milan, et j'eus tout le loisir de visiter cette belle capitale de

la Lombardie. Ce ne fut pendant leur séjour qu'un enchaînement continuel de fêtes et de plaisirs. Il semblait que l'empereur lui seul eût quelque temps à donner au travail. Il s'enfermait, selon sa coutume, avec ses ministres, pendant que toutes les personnes de sa suite et de sa maison, lorsque leur devoir ne les retenait pas près de Sa Majesté, couraient se mêler aux jeux et aux divertissemens des Milanais. Je n'entrerai dans aucun détail sur le couronnement. Ce fut à peu près la répétition de ce qui s'était passé à Paris quelques mois auparavant. Toutes les solennités de ce genre se ressemblent, et il n'est personne qui n'en connaisse jusqu'aux moindres circonstances. Parmi tous ces jours de fête, il y eut un véritable jour de bonheur pour moi, lorsque le prince Eugène, dont je n'ai jamais oublié les bontés à mon égard, fut proclamé vice-roi d'Italie. Certes, personne n'était plus digne que lui d'un rang si élevé, s'il ne fallait pour y prétendre que noblesse, générosité, courage et habileté dans l'art de gouverner. Jamais prince ne voulut plus sincèrement la prospérité des peuples confiés à son administration. J'ai vu mille fois combien il était heureux, et quelle douce gaiété animait tous ses traits, lorsqu'il avait répandu le bonheur autour de lui.

L'empereur et l'impératrice allèrent un jour dé-

jeuner aux environs de Milan, dans une petite île de l'Olona; en s'y promenant, l'empereur rencontra une pauvre femme dont la chaumière était toute voisine du lieu où avait été dressée la table de Leurs Majestés, et il lui adressa nombre de questions. « Monsieur, répondit-elle (ne connaissant pas l'empereur), je suis très-pauvre, et mère de trois enfans que j'ai bien de la peine à élever, parce que mon mari, qui est journalier, n'a pas toujours de l'ouvrage. — Combien vous faudrait il, reprit Sa Majesté, pour être parfaitement heureuse? — Oh! Monsieur, il me faudrait beaucoup d'argent. — Mais encore, ma bonne, combien vous faudrait-il? — Ah! Monsieur, à moins que nous n'ayons vingt louis, nous ne serons jamais au dessus de nos affaires; mais quelle apparence que nous ayons jamais vingt louis! »

L'empereur lui fit donner sur-le-champ une somme de trois mille francs en or, et il m'ordonna de défaire les rouleaux et de jeter le tout dans le tablier de la bonne femme. A la vue d'une si grande quantité d'or, cette dernière pâlit, chancela, et je la vis près des'évanouir. « Ah! c'est trop, monsieur, » c'est vraiment trop. Pourtant vous ne voudriez pas vous jouer d'une pauvre femme? »

L'empereur la rassura en lui disant que tout était bien pour elle, et qu'avec cet argent elle

pourrait acheter un petit champ, un troupeau de chèvres, et faire bien élever ses enfans.

Sa Majesté ne se fit point connaître; elle aimait, en répandant ses bienfaits, à garder l'incognito. Je connais dans sa vie un grand nombre d'actions semblables à celle-ci. Il semble que ses historiens aient fait exprès de les passer sous silence, et pourtant c'était, ce me semble, par des traits pareils qu'on pouvait et qu'on devait peindre le caractère de l'empereur.

Des députés de la république ligurienne, le doge à leur tête, étaient venus à Milan supplier l'empereur de réunir à l'empire Gènes et son territoire. Sa Majesté n'avait eu garde de repousser une telle demande, et par un décret elle avait fait des états de Gènes, trois départemens de son royaume d'Italie. L'empereur et l'impératrice partirent de Milan pour aller visiter ces départemens et quelques autres.

Nous étions à Mantoue depuis peu de temps, lorsqu'un soir, vers les six heures, M. le grand maréchal Duroc vint me donner l'ordre de rester seul dans le petit salon qui précédait la chambre de l'empereur, et me prévint que M. le comte Lucien Bonaparte allait bientôt arriver. En effet, au bout de quelques minutes je le vis arriver. Lorsqu'il se fut fait connaître, je l'introduisis dans la

chambre à coucher, puis j'allai frapper à la porte du cabinet de l'empereur pour le prévenir. Après s'être salués, les deux frères s'enfermèrent dans la chambre; bientôt il s'éleva entre eux une discussion fort vive, et, bien malgré moi, obligé de rester dans le petit salon, j'entendis une grande partie de la conversation: l'empereur engageait son frère à divorcer, et lui promettait une couronne s'il voulait s'y décider; M. Lucien répondit qu'il n'abandonnerait jamais la mère de ses enfans. Cette résistance irrita vivement l'empereur, dont les expressions devinrent dures et même insultantes. Enfin cette explication avait duré plus d'une heure, lorsque M. Lucien en sortit dans un état affreux, pâle, défait, les yeux rouges et remplis de larmes. Nous ne le revîmes plus, car en quittant son frère il retourna à Rome.

L'empereur resta tristement affecté de la résistance de son frère, et n'ouvrit seulement pas la bouche à son coucher. On a prétendu que la brouillerie entre les deux frères fut causée par l'élévation du premier consul à l'empire, ce que M. Lucien désapprouvait. C'est une erreur; il est bien vrai que ce dernier avait proposé de continuer la république sous le gouvernement de deux consuls, qui auraient été Napoléon et Lucien. L'un aurait été chargé de la guerre et des relations ex-

térieures, l'autre de tout ce qui concernait les affaires de l'intérieur ; mais quoique la non-réussite de son plan eût affligé M. Lucien, l'empressement avec lequel il accepta le titre de sénateur et de comte de l'empire prouve assez qu'il se souciait fort peu d'une république dont il n'aurait pas été un des chefs. Je suis certain que le mariage seul de M. Lucien avec madame J..... fut cause de la brouillerie. L'empereur désapprouvait cette union, parce que la dame passait pour avoir été fort galante, et qu'elle était divorcée de son mari, qui avait fait faillite et s'était enfui en Amérique. Cette faillite et surtout le divorce blessaient beaucoup Napoléon, qui eut toujours une grande répugnance pour les personnes divorcées.

Déjà l'empereur avait voulu élever son frère au rang des souverains en lui faisant épouser la reine d'Étrurie, qui venait de perdre son mari. M. Lucien refusa cette alliance à plusieurs reprises. Enfin l'empereur s'étant fâché lui dit : « Vous voyez où » vous conduit votre entêtement et votre sot » amour pour une ... *femme galante*. — Au moins, » répliqua M. Lucien, *la mienne est jeune et jolie*, » faisant allusion à l'impératrice Joséphine qui *avait été l'un et l'autre*. La hardiesse de cette réponse poussa à l'extrême la colère de l'empereur : il tenait, dit-on, alors sa montre à la main, et il la jeta avec

force sur le parquet, en s'écriant : « Puisque tu ne » veux rien entendre, eh bien, je te briserai comme » cette montre. »

Des différends avaient éclaté entre les deux frères, même avant l'établissement de l'empire. Parmi les faits qui causèrent la disgrâce de M. Lucien, j'ai souvent entendu citer celui-ci :

M. Lucien, étant ministre de l'intérieur, reçut l'ordre du premier consul de ne pas laisser sortir de blé du territoire de la république. Nos magasins étaient remplis et la France abondamment pourvue ; mais il n'en était pas ainsi de l'Angleterre, où la disette se faisait grandement sentir. On ne sait comment l'affaire s'arrangea, mais la majeure partie de ces blés passa le détroit de Calais. On assurait qu'il y en avait pour la somme de vingt millions. En apprenant cette nouvelle, le premier consul ôta le portefeuille de l'intérieur à son frère, et le nomma à l'ambassade d'Espagne.

A Madrid, M. Lucien fut très-bien reçu du roi et de la famille royale, et il devint l'ami intime de don Manuel Godoy, prince de la Paix. C'est pendant cette mission, et d'accord avec le prince de la Paix, que fut conclu le traité de Badajos, pour la conclusion duquel le Portugal donna, dit-on, trente millions. On a dit de plus que cette somme, payée en or et en diamans, fut partagée entre les

deux plénipotentiaires, qui ne jugèrent pas à propos d'en compter avec leurs cours respectives.

Charles IV aimait tendrement M. Lucien, et il avait pour le premier consul la plus grande vénération. Après avoir regardé en détail plusieurs chevaux d'Espagne qu'il destinait au premier consul, il dit à son premier écuyer : « Que tu es heureux, et que j'envie ton bonheur ! tu vas voir le grand homme et tu vas lui parler ; que ne puis-je prendre ta place ! »

Pendant son ambassade, M. Lucien avait adressé ses hommages à une personne du rang le plus élevé, et il en avait reçu un portrait en médaillon entouré de très-beaux brillans. Je lui ai vu cent fois ce portrait, qu'il portait suspendu au cou par une chaîne de cheveux du plus beau noir. Loin d'en faire mystère, il affectait au contraire de le montrer, et se penchait en avant pour qu'on vît le riche médaillon se balancer sur sa poitrine.

Avant son départ de Madrid, le roi lui fit aussi présent de son portrait en miniature, également entouré de diamans. Ces pierres, démontées et employées pour former un nœud de chapeau, passèrent à la seconde femme de M. Lucien. Voici comment une personne de l'hôtel même de M. Lucien m'a raconté le mariage de celui-ci avec madame J.....

Le premier consul était instruit jour par jour et sans nul retard de ce qui se passait dans l'intérieur de l'hôtel de ses frères. On lui rendait un compte exact des moindres particularités et des plus petits détails. M. Lucien, voulant épouser madame J....., qu'il avait connue chez le comte de L....., avec lequel elle était au mieux, fit prévenir entre deux et trois heures de l'après-midi, M. Duquesnoy, maire du dixième arrondissement, en l'invitant à se transporter à son hôtel, rue Saint-Dominique, sur les huit heures du soir, avec le registre des mariages. Entre cinq et six heures, M. Duquesnoy reçut du château des Tuileries l'ordre de ne point emporter les registres hors de la municipalité, et surtout de ne prononcer aucun mariage avant que, conformément à la loi, le nom des futurs époux n'eût été, au préalable, affiché pendant huit jours.

A l'heure indiquée, M. Duquesnoy arrive à l'hôtel, et demande à parler en particulier à M. le comte, auquel il communique l'ordre émané du château.

Outré de colère, M. Lucien fait sur-le-champ retenir une centaine de chevaux à la poste pour lui et pour tout son monde, et sans tarder, lui-même et madame J....., la société et les gens de sa maison montent en voiture pour se rendre au château

du Plessis-Chamant, maison de plaisance à une demi-lieue au-dessus de Senlis. Le curé du lieu, qui était aussi adjoint du maire, est aussitôt mandé. A minuit il prononce le mariage civil; puis jetant sur son écharpe d'officier de l'état civil ses habits sacerdotaux, il donna aux fugitifs la bénédiction nuptiale. On servit ensuite un bon souper, auquel l'*adjoint-curé* assista; et comme il revenait à son presbytère vers les six heures du matin, il vit à sa porte une chaise de poste gardée par deux cavaliers. En entrant dans sa maison, il y trouva un officier de gendarmerie qui l'invita poliment à vouloir bien l'accompagner à Paris. Le pauvre curé se crut perdu; mais il fallait obéir, sous peine d'être conduit à Paris de brigade en brigade par la gendarmerie.

Il monte donc dans la fatale chaise qui l'emporte au galop de deux bons chevaux, et le voilà aux Tuileries. Amené dans le cabinet du premier consul: « C'est donc vous, monsieur, lui dit celui-ci » d'une voix foudroyante, qui mariez les gens de » ma famille sans mon consentement, et sans avoir » fait les publications que vous deviez faire en » votre double caractère de curé et d'adjoint? » Savez-vous bien que vous méritez d'être desti- » tué, interdit et poursuivi devant les tribunaux? » Le malheureux prêtre se voyait déjà au fond d'un

cachot. Cependant, après une verte sermoñce, il fut renvoyé dans son presbytère. Mais les deux frères ne se réconcilièrent jamais.

Malgré tous ces différends, M. Lucien comptait toujours sur la tendresse de son frère pour obtenir un royaume. Voici un fait dont je garantis l'authenticité, et qui m'a été raconté par une personne digne de foi. M. Lucien avait à la tête de sa maison un ami d'enfance, du même âge que lui et également né en Corse. Il se nommait Campi, et jouissait dans l'hôtel de M. le comte d'une confiance sans bornes. Le jour où le *Moniteur* donna la liste des nouveaux princes français, M. Campi se promenait dans la belle galerie de tableaux formée par M. Lucien, avec un jeune secrétaire de M. Lucien, et il s'établit entre eux la conversation suivante. « Vous avez sans doute lu le *Moniteur* d'aujourd'hui? — Oui. — Vous y avez vu que tous les membres de la famille sont décorés du titre de princes français et que le nom de M. le comte manque à la liste. — Qu'importe, il y a des royaumes. — Aux soins que se donnent les souverains pour les conserver, je n'en vois guère de vacans. — Eh bien, on en fera; toutes les familles souveraines de l'Europe sont usées, et nous en aurons de nouvelles. » Là-dessus M. Campi se tut, et commanda au jeune homme de se taire, s'il vou-